

TD n°1 : Le doute, la conscience et l'existence

Objectif : réfléchir à la question : « Peut-on douter de sa propre existence comme être conscient ? »



1- Alice

« Chacun d'eux prit une des mains d'Alice et ils la conduisirent à l'endroit où le Roi dormait.

"Est-ce qu'il n'offre pas un joli spectacle ?", dit Tweedledum.

Alice, honnêtement, ne pouvait répondre "oui". Il était coiffé d'un grand bonnet de nuit rouge orné d'un gland et, tassé comme une sorte de paquet malpropre, il ronflait bruyamment : "à s'en faire sauter la tête", remarqua Tweedlebum.

"Il va attraper un rhume à rester comme ça, dans l'herbe humide, dit Alice, qui était une petite fille très raisonnable.

- Il rêve, en ce moment, dit Tweedledee, et à quoi pensez-vous qu'il rêve ?

- Personne ne peut savoir ça, dit Alice.

- Eh bien ! il rêve à vous ! s'exclama Tweedledee, battant triomphalement des mains. Et s'il cessait de rêver à vous, où croyez-vous que vous seriez?

- Là où je suis en ce moment, bien sûr, dit Alice.

- Non ! répliqua Tweedledee avec dédain. Vous ne seriez nulle part, car vous n'êtes rien qu'une espèce de chose dans son rêve.

- Si ce Roi s'éveillait, ajouta Tweedledum, vous vous éteindriez - puff ! - comme une chandelle !

- Jamais ! s'écria Alice avec indignation. D'ailleurs, si je ne suis qu'une espèce de chose dans son rêve, vous, qu'est-ce que vous êtes, j'aimerais le savoir ?

- Idem, dit Tweedledum.

- Idem, idem, dit Tweedledee.

Il hurlait si fort qu'Alice ne put s'empêcher de lui dire :

"Chut ! Vous allez le réveiller, si vous faites tant de bruit.

- Mais, dit Tweedledum, cela ne sert à rien que vous parliez de le réveiller, puisque vous n'êtes rien qu'une chose de son rêve. Vous savez très bien que vous n'êtes pas réelle.

- Je suis réelle ! Protesta Alice. Et elle se mit à pleurer.

- Vous ne serez pas plus réelle parce que vous pleurerez, remarqua Tweedledee, il n'y a pas de raison de pleurer.

- Si je n'étais pas réelle, dit Alice, riant à moitié à travers ses larmes (tout cela semblait si ridicule), je ne pourrais pas pleurer.

- Vous ne supposez tout de même pas que ce sont de vraies larmes ?" interrompit Tweedledum d'un ton méprisant.

"Je sais qu'ils disent des absurdités, pensa Alice, et je suis bien sotte d'en pleurer". »

Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir* (1871), trad. A. Bay, Marabout, p. 217-218.

Quelques thèmes de réflexion :

- Pourquoi personne ne peut savoir à quoi rêve le roi ?
- Tweedledee suggère à Alice qu'elle s'éteindrait comme une chandelle si le roi s'éveillait. Demandez-vous si les choses n'existent que pendant le temps que vous les percevez. Etes-vous dans la position d'Alice ou dans celle du roi ?
- "Je sais qu'ils disent des absurdités" pense Alice. Mettez-vous à la place d'Alice. Qu'y a-t-il d'absurde, du point de vue d'Alice, dans la suggestion qu'elle n'existerait que dans le rêve du roi?

PHILOSOPHIE - TD n°1 suite : Le doute, la conscience et l'existence

Objectif : réfléchir à la question : « Peut-on douter de sa propre existence comme être conscient ? »

2-Textes de Descartes :

« [A] Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens ou par les sens ; or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés. Mais peut-être qu'en outre que les sens nous trompent quelquefois touchant des choses fort peu sensibles et fort éloignées, il s'en rencontre néanmoins beaucoup d'autres desquelles on ne peut pas raisonnablement douter, quoique nous les connaissions par leur moyen, par exemple, que je suis ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains, et autres choses de cette nature. Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps soient à moi ? [...Mais] combien de fois m'est-il arrivé de songer la nuit que j'étais en ce lieu, que j'étais habillé, que j'étais auprès du feu, quoique je fusse tout nu dedans mon lit ? Il me semble bien à présent que ce n'est point avec des yeux endormis que je regarde ce papier ; que cette tête que je branle n'est point assoupie ; que c'est avec dessein et de propos délibéré que j'étends cette main et que je la sens : ce qui arrive dans le sommeil ne semble point si clair ni si distinct que tout ceci. Mais en y pensant soigneusement, je me ressouviens d'avoir souvent été trompé en dormant par de semblables illusions ; et en m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel qu'il est presque capable de me persuader que je dors [...]

[B] Je supposerai donc qu'il y a, non point un vrai Dieu, qui est la souveraine source de vérité, mais un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant qui a employé toute son industrie à me tromper. Je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les choses extérieures que nous voyons, ne sont que des illusions et tromperies, dont il se sert pour surprendre ma crédulité. Je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucuns sens, mais croyant fausement avoir toutes ces choses. Je demeurerai obstinément attaché à cette pensée ; et si, par ce moyen, il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connaissance d'aucune vérité, à tout le moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement. C'est pourquoi je prendrai garde soigneusement de ne point recevoir en ma croyance aucune fausseté, et préparerai si bien mon esprit à toutes les ruses de ce grand trompeur, que, pour puissant et rusé qu'il soit, il ne pourra jamais rien imposer. Mais ce dessein est pénible et laborieux, et une certaine paresse m'entraîne insensiblement dans le train de ma vie ordinaire. Et tout de même qu'un esclave qui jouissait dans le sommeil d'une liberté imaginaire, lorsqu'il commence à soupçonner que sa liberté n'est qu'un songe, craint d'être réveillé, et conspire avec ces illusions agréables pour en être plus longuement abusé, ainsi je retombe insensiblement de moi-même dans mes anciennes opinions, et j'appréhende de me réveiller de cet assoupissement, de peur que les veilles laborieuses qui succéderaient à la tranquillité de ce repos, au lieu de m'apporter quelque jour et quelque lumière dans la connaissance de la vérité, ne fussent pas suffisantes pour éclaircir les ténèbres des difficultés qui viennent d'être agitées. »

DESCARTES, *Méditations Métaphysiques* (I).

[C] « J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables [...] mais, pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit, n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

DESCARTES, *Discours de la méthode*, IV^e partie.